

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments



Sorcières, vous avez dit Sorcières ?

Confidences sans canapé
de Michèle Dolin

Sorcières a commencé pour moi en 1978, et il y avait très peu de temps que cette idée avait été lancée entre Marguerite Duras et Xavière Gauthier. Je crois que cela a été créé en raison du succès des *Parleuses*. Succès peut-être limité à des petits cercles de soixante-huitards. *Les Parleuses* qui a paru comme un livre et qui est un dialogue entre deux femmes. Un dialogue laissant apparaître de la situation de l'époque qui n'était pas tellement facile à définir, de la conjoncture sociale et politique, les aspects qui s'éclairaient de ce qui s'échangeait entre ces deux femmes se questionnant.

Je crois que cela venait aussi, pour Marguerite Duras qui se trouvait entre le cinéma, la mise en scène et la littérature, en même temps que le succès d'*India Song* avec ses voix off. Cette recherche dans le cinéma à travers la voix, le déplacement entre l'image et le son, c'était ce qu'elle avait en commun avec Godart. L'un des deux avait lancé à l'autre au cours d'une émission prestigieuse : ' Toi tu descends du train quand moi j'y monte '. Ils étaient très proches.

Cette idée dont je parlais a été de proposer un thème à plusieurs femmes, qui pouvaient pour des raisons diverses y être inté-

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

ressées, puis de les réunir et qu'on en parle. Moi, par exemple, j'avais été contactée par une amie au sujet du thème *Vêtement*. Et à partir de ça, des réunions avaient lieu chez l'une ou chez l'autre. Ce qui était curieux c'est que parfois cela suscitait de l'écrit là où nous n'étions pas. Des femmes en province envoyaient un texte, et nous avions la surprise de voir que le texte tenait un peu dans les mots échangés entre nous. Comme s'il y avait entre les femmes un mode de connaissance particulière. Ce qui a d'ailleurs été annoncé par Guy de Maupassant. Quelque chose dont on pourrait dire qu'il s'agit d'un inconscient pluriel.

Lacan parle de cette relation tout à fait spéciale dans laquelle sont deux femmes avec l'inconscient. Et de ce que cela peut signifier par rapport à 'La Femme'. On pourrait revenir sur sa phrase célèbre: 'La femme n'existe pas, elle insiste.' Je crois, et cela peut faire ravage, que nous avons toutes et tous - et j'insisterai sur tous - l'image d'une 'La Femme' ineffaçable. Et pour s'en détacher cela n'est pas simple. D'ailleurs on ne s'en détache que par moments.

A *Sorcières* il y avait certainement des phénomènes de pouvoir comme partout. Qu'est-ce qui faisait qu'à un moment on s'arrêtait et qu'on décidait qu'il y avait des textes et qu'on pouvait concevoir le prochain numéro ? Les livraisons étaient censées être tous les deux mois, mais on a toujours des arrangements avec le ciel. On peut faire un numéro double. Heureusement.

Moi j'ai surtout connu Duras et Xavière. Les participantes des *Sorcières* ne sont pas forcément des femmes qui sont restées célèbres, à part Marguerite. Je dirais qu'il y avait quelque chose d'un peu féérique chez ces femmes à ce moment-là. Par exemple si je me souviens de Xavière Gauthier à cette époque, c'était une grande dame avec un port très hispanique, une grande chevelure, un regard de braise, faite pour porter une mantille à la corrida. Très digne, un peu froide, sévère même.

A un moment, il n'y a plus eu d'appels téléphoniques disant: 'tu viens ? Ça t'intéresse ?' Peut-être cela s'est-il un peu dilué en raison de l'état de santé de Marguerite Duras.

Bien plus tard, au cours d'une fête avec beaucoup de musique et de champagne, quelqu'un me dit : 'tu as vu Xavière ?' Je regarde,

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

et je vois, alors que Xavière était grande et mince, avec des robes de prêtresse, une grosse bonne femme toute petite avec des frisettes d'indéfrisable, et qui dansait en compagnie d'un homme un peu rude, qui lui tape sur les fesses en lui disant: 'Allez viens, Marie-France !' Métamorphose ! Et elle avait l'air absolument rayonnante.

Cette fête se passait chez Agnès qui avait de l'importance parce que je crois qu'elle était riche. Il y avait des femmes beaucoup plus riches que d'autres, comme au tout début du M.L.F. Mais pas Marguerite parce qu'elle était très radin... Enfin, elle mettait quand même sa maison à disposition. Marguerite donnait beaucoup sans la moindre volonté de pouvoir et de directivité. Elle pouvait faire une remarque cinglante avec ce style que les femmes savent avoir entre elles. Une petite remarque de rien du tout... Alors que certaines manifestement se seraient senties frustrées si on n'avait pas fait ce qu'elles voulaient. Agnès avait une très belle maison dans le village où a vécu Van Gogh, à Auvers sur Oise. C'est vrai qu'il y a eu plein de hasards qui poétisaient cette expérience. Oui, c'était féérique...

Il y a beaucoup de visages que je n'oublierai pas. Nous sommes certainement ressorties de ça un peu modifiées. Cela n'a pas été la voie vers une assomption sociale de célébrité. Ce n'était absolument pas le but recherché. On travaillait avec de petits moyens. On avait été plus ou moins prises en tutelle par un éditeur à pignon sur rue, qui nous avait donné un tout petit bureau mal chauffé. Et puis il nous a plus ou moins virées à cause d'une histoire de crayons qu'il nous avait comptés... Enfin je dirais que ça s'est défait... Cela a dû durer quatre ou cinq ans.

Moi j'ai eu d'autres centres d'intérêts avec la psychanalyse. Mais cela a dû atteindre le numéro trente quand même. Comme thème par exemple, il y a eu : *Les Poupées, Vêtements, Les Lieux*... On lançait une idée comme ça. En fait, il n'y avait rien qui évoque un comité de rédaction. Il y avait certainement des options que certaines étaient prêtes à défendre, mais c'était plutôt éclaté. C'était éclaté mais ça tenait."

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

*Tous petits les maudits
Ils se déshabillent parmi les filles
Des vitrines rouges Et des bars
Et personne n'y voit rien
La viande nue saigne la nuit
Comme un ventre qui se plaint
Sacrée putain !
Comme une lionne qui s'entortille
Dans des savanes nostalgies
Poème crie pour sortir plus moyen
Des affiches où sont placardés nos chagrins
C'est bien la peine d'avoir du chien !*

Ensuite je me suis un peu lassée de ces femmes dont la démar-
che me paraissait souvent partir d'un renoncement. Peut-être étais-
je moi-même dans des doutes trop graves pour ne pas craindre de
me laisser entraîner au fond de quelque chose dont j'avais été témoin
au cours de mon enfance. Car pour diverses raisons, maman ne pou-
vait plus s'occuper de moi m'avait remise entre les mains de ses trois
tantes, les sœurs de sa mère.

Elles avaient en Algérie une de ces maisons dont on rêve.
Où on peut arriver n'importe quand. Où on peut rester le temps qu'on
veut. Où on est reçu à bras ouverts et dorloté. C'était là le trésor de
maman, de ses sœurs, de ma cousine. Cette maison était un havre.

La plus jeune de ces tantes avait très tôt été anorexique.
Elle ne s'était jamais mariée. La tante Paule elle, s'était mariée au
temps où son père, mon arrière-grand-père, avait rassemblé tellement
d'argent qu'il avait un hôtel particulier à Jemmapes. Qui s'appelle main-
tenant Azzaba. Et le trousseau de la tante Paule, dont j'ai encore des
vestiges, donne la preuve que son papa était vraiment fortuné. Il avait

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

donc voulu que ses filles épousent ce qu'on appelait 'des Français de France'. Seulement voilà, ces 'Français de France' étaient sans doute porteurs de grands noms, appartenaient à des familles bourgeoises et très riches, mais ils venaient en Algérie soigner leurs bronches. A l'époque la tuberculose existait et on allait se soigner dans les pays chauds. Donc dès qu'ils furent nantis de ces belles filles maltaises, ils en moururent avant six mois...

Aussi je fus plongée en mes jeunes années dans cette maison habitée par trois femmes, une vieille fille et deux veuves. On y faisait sa prière en commun en laissant les portes des chambres ouvertes. On priait pour les voyageurs, pour les prisonniers, pour les affligés. Enfin on priait pour la terre entière. C'était très généreux. C'était magnifique. Mais c'étaient des femmes qui avaient vraiment et délibérément vécu dans une claustration, qui avaient renoncé à quoi que ce soit d'imprévu, ou d'un peu risqué, d'aventureux.

Et c'est curieux, car ce mouvement M.L.F. qui avait commencé dans la joyeuse insolence a tourné court comme tous les mouvements de ces années 1968. Mais il a peut-être été néanmoins celui qui, de ces années-là, a duré le plus longtemps. Et peut-être grâce à nous. Grâce à *Sorcières*. Mais petit à petit nous avons toutes inventé quelque chose d'autre. Sans doute parce que justement nous nous offrions à l'imprévu. A tout ce qui pouvait être facteur d'enrichissement pour nous et pour les autres. Je me suis dit à un moment que c'était ailleurs que je devais être. Et puis je suis devenue psychanalyste, et c'est quelque chose qui se fait de sujet à sujet.

C'était également trop restreint du côté de ces femmes dont certaines étaient austères. Oui, c'était devenu triste et austère. Cela pouvait être savant et élégant, et souvent très intelligent, mais c'était implacable. Je m'y sentais terriblement mal à l'aise.

Dans les dispensaires de secteur où je travaillais, la politique de soins d'alors était teintée de ce qu'on appelait l'anti-psychiatrie. On incitait les gens à reprendre le plus vite possible une vie normale tout en fréquentant le dispensaire. Les femmes que je rencontrais là

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

avaient environ quarante ans, et on n'avait même pas attendu qu'elles passent leur certificat d'études. Dès qu'elles savaient un petit peu se débrouiller, ce qui était requis d'elles était qu'elles remplissent les feuilles de Sécurité Sociale. Elles n'étaient pas censées en savoir d'avantage. Or le dispensaire se trouvait à Juvisy, où étaient venus beaucoup d'ouvriers pour travailler aux Chemins de Fer. Elles étaient donc toutes de cette origine-là. Cela comportait, même de manière très modeste, une nuance du goût de l'aventure et du risque. Il faut quand même oser partir de chez soi !

Je découvrais ça avec de la révolte et de l'émerveillement. J'essayais de leur communiquer cette idée que le cerveau est une espèce de petit monstre qui se retourne parfois contre soi-même si on ne le nourrit pas. Ce dont, je crois, les hommes sont préservés dans la mesure où ils peuvent se retrouver au bistro avec cette espèce de solidarité entre mecs, qui se contentent finalement de peu. Qui se contentent de la chaleur de l'instant. Ce que les femmes ne savent pas très bien faire. Pour elles, il y a cet attachement qui est nécessaire. Elles sont nourricières, les femmes, par essence. Voilà, j'ai eu là mes histoires de sorcières à moi, si on veut...

Une de ces femmes avait employé cette expression : 'J'ai eu la maladie cancéreuse'. C'est elle qui avait inventé cette façon de dire sa souffrance. C'était quand même il y a bientôt trente ans. J'étais embarquée dans ce désir auquel je tiens toujours, de vivre de telle sorte que cela puisse enrichir les femmes et de ce fait m'enrichir moi-même. Ça n'est pas du tout que je considère que nos échanges aux *Sorcières* étaient futiles, pas du tout... Et je suis toujours dans ce désir et cette visée-là. Et je crois que ce sera jusqu'à ma mort. Vraiment, je me sens très engagée dans quelque chose que je ne lâcherai pas."

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

*Tous petits les maudits^ô
Ils ont commencé par un pied de nez
Aux peurs étoilées Nuage édredon
Rouge dissimulera plumes et goudron
Sacrée putain !
Des crânes rasés Comme des poings
S'abattent oiseaux sur nous aujourd'hui
Leurs paupières traquées à coups de pieds
Boxeurs ils se sont payé une ring partie
Suce le poème la buée des glaces
Qui délaçant à peine les gaines offenses
O rage d'écrire ce qu'on leur a fait
Plumes et goudron souvenir tenace
Au-dessus d'elles toujours il
Est interdit de se pencher !*

"Quant à la jalousie entre femmes elle est le vrai fléau qui remonte bien sûr au rapport d'enfance avec la mère. Et ça déchaîne tant de haine ! Alors qu'il y a des choses que, quelles que soient les circonstances, une femme est prédisposée à recueillir. Comme on cueille des fruits. Comme on cueille des fleurs. La jalousie mortelle vise l'autre femme, à l'amour de laquelle l'homme a accès et pas elle. Aux *Sorcières* il était rare que cela se pose de cette manière. Il n'y a qu'une fois où j'ai laissé tomber la collaboration à un essai parce que cela devenait violent. Xavière tempérait très bien.

Il y a autre chose qu'on fait systématiquement entre femmes, sans le réfléchir du tout. C'est de se passer des vêtements. Cela signifie : tu prends un peu de ma peau et je prends un peu de la tienne. Et on est contentes de ça. L'Eros féminin, c'est gigantesque.

Et puis il y a le masochisme... Lacan dit : 'Là où le désir fut chassé nous avons le masochisme'.

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

Je crois que le masochisme érogène chez les femmes est comme un excès de ce qu'on appelle le courage. Car quel courage elles ont ! C'est magnifique et effrayant. Et du côté des femmes algériennes il y a une espèce d'habileté à faire avec la détresse, dont je suis très admirative. Je le ressens comme une force acquise en Algérie, provenant de la terre elle-même.

Moi, on m'a mis du champagne sur les lèvres à ma naissance. Il y avait du champagne tout le temps chez les tantes. A la moindre occasion, on allait chercher du champagne à la cave. Elles faisaient leur vin, mais le champagne c'était une valeur en Algérie. Dans toutes les maisons c'était comme ça. On en a parlé pendant la guerre d'Algérie parce que les petits troufions étaient étonnés d'être accueillis comme ça. On ouvrait les caves. Ils étaient très accueillants les Pieds-Noirs.

Maman est restée en Algérie jusqu'en 1973. Elle était directrice d'un collège technique de jeunes filles. Donc vraiment très implantée dans le milieu algérien. Et pendant la guerre elle avait deux gardes du corps. Les gens de l'O.A.S. étaient venus lui dire qu'elle n'avait rien à craindre. Et deux jours après, le chef de la police algérienne est venu l'informer que devant sa porte le soir il viendrait un mendiant. Il ne fallait pas qu'elle s'étonne. Cela voulait dire qu'il y avait là un flic en civil pratiquement. C'était normal qu'on surveille les collègues qui étaient la cible de l'O.A.S. Elle avait sa place en Algérie après l'Indépendance. Mais elle a eu un problème de santé et on lui a conseillé d'aller se faire soigner en France.

Sans cela, elle serait certainement morte en Algérie. Elle n'avait aucune raison de partir. C'était douloureux bien sûr. Beaucoup de ses ami(e)s étaient parti(e)s. Et on entendait cet espèce de discours là : 'Vous restez ?... Vous rentrez ?...' Rentrer pour ma maman ça ne voulait rien dire. Elle était née en Algérie. Sa mère était née en Algérie. Elle n'avait jamais connu que l'Algérie. La France pour elle... Quand elle venait me voir elle avait sa petite valise et un imperméable qui n'était même pas doublé au mois de décembre. Elle était absolument algérienne. Si tous avaient fait comme ça 'on' n'aurait pas entendu dire 'on' a perdu l'Algérie'. Si tous avaient été capables de trouver leur place dans une autre Algérie et de garder la voix au chapitre.

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

J'ai demandé la double nationalité à plusieurs reprises, mais ça ne marche jamais. Je suis triste car je me dis que si ma mère était mon père, ça serait beaucoup plus facile, étant donné son agir en Algérie. Elle était un notable. Et même lorsqu'elle avait dû se retirer et qu'elle habitait Toulon, venaient la visiter des dames qu'elle avait connues au collège. Et cela s'étendait sur plusieurs générations. Son caprice encore une fois ne lui a pas fait mener jusqu'au bout une demande de nationalité algérienne pour moi. J'ai fini par essayer de penser à autre chose. Mais on n'écarte pas facilement les illusions perdues..."

óóó

A suivre...
mercredi 6 décembre 2000
La Closerie des Lilas

*Tous petits les maudits
Ils se travestissent en baladins
O mais leur spectacle change de peau
Dans l'intérieur d'un sac à mains
Où des tas de formulaires poussières
Préparent un printemps sans rires sans oiseaux
Pourtant personne n'y voit rien
Heureusement qu'un vieux gardien
Sacré putain !
Qui confond de naissance le rouge et le vert
A ouvert toutes grandes les portes du zoo
La lionne a foncé dans la savane poème
Plumes et goudron sont nos mémoires d'enfer
C'était bien la peine d'avoir du chien !*

Poème de Dominique Le Boucher intitulé Maux-dits Mercredi, 14, février 2001

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

*D*ans ce numéro des Etoiles, vous allez découvrir presque en même temps que nous l'écriture multiple d'une femme qui revendique le terme de féministe depuis des années et qui nous a éblouies par son audace, sa force créative et vivante au quotidien. Nous avons décidé de publier dans cette rubrique de Mémoires et de Fragments, deux extraits d'un manuscrit inédit qu'elle a rédigé en 1956, telle l'histoire tracée au jour le jour de sa vie, de ses réflexions, de ses révoltes, de ses prises de consciences.

Sans doute poursuivrons-nous dans les prochains numéros, cette " histoire d'une vie de femme en fragments ", au gré des textes qu'elle nous confiera afin que ne sombre pas dans l'oubli cette marche incessante vers soi-même que mène chaque femme qui écrit.